

GEORGE et LOUISE.

(Suite.)

VII

Je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus heureux que nous en ce temps, surtout quand les beaux jours furent revenus et que le petit Paul put m'accompagner dans mes promenades du jeudi.

C'était un plaisir de le voir, tout brun et hâlé, grimpaient comme un cabri dans les hautes bruyères, puis revenant et criant :

—Voici le grand hircus sylvestris, mon père ! Voici la belle luciole gris perle de M. Linneus ! Ouvre ta boîte bien vite... Quelle récolte nous allons faire aujourd'hui !

Il était encore plus content que moi.

Et cette année-là fut aussi très-bonne pour tout le monde ; on fit du blé, du seigle, de l'avoine autant qu'on en voulut ; les foins ne manquèrent pas dans les vallées, malgré la sécheresse assez grande, ni les pommes de terre non plus.

La commune aurait donné le spectacle de la paix et de la prospérité, sans ces malheureux Rantzau, qui ne pouvaient s'entendre entre eux, et qui même s'en voulaient encore davantage, à cause de ce que je vais vous dire.

Au temps des vacances, vers l'automne, les deux enfants revinrent de Phalbourg et de Molsheim, et le lendemain déjà le bruit courait au village que Mlle Louise avait eu tous les prix de sa classe à la pension, tandis que George n'avait rien remporté du tout dans son collège. C'était inheureusement vrai, et cela me fit beaucoup de peine, car j'aimais ces deux enfants autant l'un que l'autre, et je comprenais que leurs parents allaient s'en vouloir encore bien plus.

Toutes les voisines, toute cette foule de commères qui passent leur temps à jaser sur les portes, sans s'inquiéter de l'ouvrage, se rendaient à la file chez M. Jean, pour voir les beaux livres de Louise et ses couronnes. Le vieux Jean, flatté dans son orgueil, leur disait :

—Regardez... ils sont là sur la commode.

Et, de temps en temps, il levait le rideau de la fenêtre, pour voir ce qui se passait chez Jacques, dont la porte restait fermée ; sa vieille tête chauve souriait.

Ce qui se passait chez Jacques Rantzau, personne n'en sait rien, mais chacun doit comprendre qu'il n'était pas content.

Ma femme voulait aussi courir chez M. le maire ; je lui dis de bien s'en garder, qu'il n'est pas beau de courir tout de suite chez les gens qui réussissent ; que cela ne me plaisait pas, et puis que M. Jacques ne nous pardonnerait jamais.

Tout resta tranquille en apparence.

Deux jours après, Louise vint nous rendre visite ; elle était dans la joie, nous racontant toutes les bontés de Mme la supérieure, tous les bons conseils de sœur Placide, etc., etc., et puis

la gloire de son père, lorsqu'elle avait été couronnée cinq fois de suite, en présence de la meilleure société d'Alsace et des Vosges.

Je l'écoutais tout heureux de son bonheur, car c'était vraiment une charmante jeune fille, une des élèves dont je pouvais être fier. Mais ensuite lui ayant demandé si son cousin George avait été heureux comme elle, et la voyant sourire, en agitant la tête et disant : " Il n'a rien eu, monsieur Florence, rien du tout ! " j'en fus affecté profondément, sans pourtant lui faire aucun reproche.

Ma femme était émerveillée de ses beaux livres, pleins d'images de saints, de saintes et de cœurs enflammés de notre sainte mère des douleurs. Et comme j'allais et venais tout rêveur, j'aperçus George qui remontait la rue, la tête penchée, dans son petit uniforme à collet bleu de ciel. Il arrivait directement chez nous ; aussitôt je dis :

—C'est très bien, Louise,

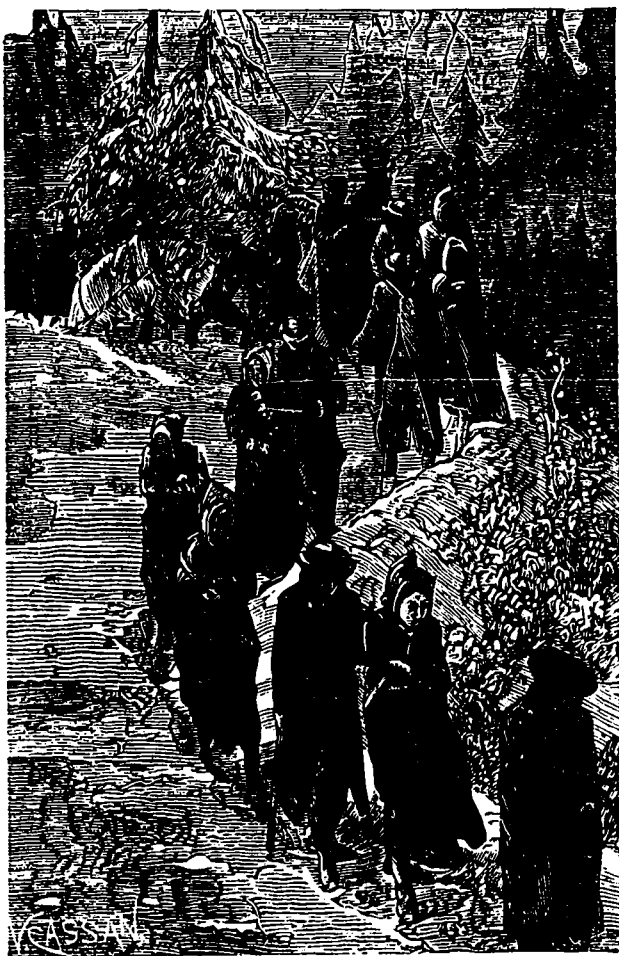
tes succès m'ont fait le plus grand plaisir ; mais quelqu'un arrive, il faut que j'aille voir.

Et je descendis, la laissant avec Marie-Anne. George était dans l'allée ; je l'embrassai de bon cœur, d'autant plus que je le voyais tout pâle et malheureux.

—Allons au jardin, lui dis-je ; viens, George, nous causerons mieux à l'ombre des pommiers ; nous serons seuls.

Il me suivit ; et comme je lui demandais si réellement il n'avait rien obtenu, le pauvre garçon se mit à fondre en larmes, ce qui me toucha plus qu'il n'est possible de se le figurer ; j'en étais tout bouleversé.

—Comment cela se peut-il ? lui dis-je. Pourtant tu ne man-



Ils marchaient lentement.... (Page 192, col. 1.)